

# Faut-il repenser l'amour ?

ENTRETIEN AVEC ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT  
ET RUWEN OGIEEN



## Eric-Emmanuel Schmitt

Philosophe de formation, il rencontre ses premiers succès au théâtre avec *Le Visiteur*, primé aux Molières, ou *Le Libertin*. En parallèle, il poursuit depuis vingt ans une œuvre littéraire prolifique, alternant le roman

(*La Part de l'autre*, *L'Évangile selon Pilate...*) et la nouvelle (*Odette Toulemonde et autres histoires...*).

Passionné de musique classique, aujourd'hui directeur du théâtre Rive Gauche, il publie ce mois-ci *Le Poison d'amour*, deuxième volet d'un diptyque entamé en avril avec *L'Elixir d'amour*.



*Le Poison d'amour* par  
Eric-Emmanuel Schmitt  
(Albin Michel)



## Ruwen Ogien

Né en Allemagne, mais éduqué en France, ce disciple de Jacques Bouveresse s'est particulièrement intéressé à la philosophie morale et au concept d'éthique minimale. Directeur de recherche au CNRS, il a signé ces dernières années une poignée d'ouvrages percutants, tels que *Penser la pornographie*, *L'État nous rend-il meilleurs ?*, ou encore *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine...* Il vient de publier *Philosopher ou faire l'amour*, essai visant à comprendre les ressorts amoureux en mêlant réflexions philosophiques et chansons populaires.



*Philosopher ou faire l'amour*  
par Ruwen Ogien (Grasset)

Quelle place tient aujourd'hui l'amour dans nos sociétés ? A l'heure où se multiplient aussi bien les sites de rencontre que les éloges de l'amour éternel, l'écrivain et le philosophe explorent les méandres de ce sentiment à la réalité complexe.

*Pourquoi l'amour est-il un sujet aussi fréquenté par les romanciers, et si peu par les philosophes ?*

**Eric-Emmanuel Schmitt :** Parce que c'est un sujet confus, dont la réalité est tout autant physique que psychologique, et idéologique. Le poison d'amour, qui donne son titre à mon roman, ce sont les idéologies de l'amour. Ce sont elles qui exercent une pression sur la vie des êtres et les soumettent à des diktats – le diktat de l'amour éternel, le diktat du couple...ou encore des pressions inverses, comme je le montre dans le roman ! Aujourd'hui, on ne propose plus aux jeunes filles, par exemple, l'idée de l'amour éternel comme au XIX<sup>e</sup> siècle, mais on leur dit au contraire que l'amour est toujours éphémère. C'est une nouvelle intoxication. En réalité, chacun doit sécréter son propre élixir, sa propre conception de l'amour. Donc, c'est un sujet qui est traversé par notre corps mais qui est traversé aussi par le corps social, le corps philosophique, le corps idéologique. Comme romancier, cela me donne très envie d'investiguer.

**Ruwen Ogien :** La philosophie, c'est vrai, avait abandonné pendant assez longtemps le thème de l'amour, alors même qu'elle osait interroger d'autres expériences humaines. Ce thème est revenu sur le devant de la scène à l'occasion de la parution d'ouvrages comme celui d'Alain Badiou (*Eloge de l'amour*) ou d'Alain Finkielkraut (*Et si l'amour durait*). Ce qui a été mis en évidence, au fond, c'est une certaine idéologie conservatrice dans laquelle l'amour rend acceptable du point de vue de la dignité humaine un rapport charnel, quasi animal, avec quelqu'un.



« Il est le lien au-delà du bien et du mal, d'affaires que le sexe sans amour n'est que, moralement, mais aussi psychologiquement »

*Cette vision traditionnelle a-t-elle changé aujourd'hui ?*

**R.O.** : Désormais, nous vivons dans un monde individualiste, une société dans laquelle il n'y a plus de rapports entre les gens. Et l'amour vient comme un remède à cette société, un moyen de restaurer le lien social. Ceci explique pourquoi la critique de la société néolibérale inclut aujourd'hui une glorification de l'amour. Je ne dirais pas que la conception que s'en fait Badiou est la même que celle de Finkielkraut, mais il y a quand même derrière eux un côté un peu nostalgique, grincheux à l'égard du monde moderne, qui voit l'amour comme un remède. Alors que je suis plutôt d'accord avec Eric-Emmanuel Schmitt, je le verrais davantage comme un poison !

**E.-E.S.** : Je pense que c'est aussi dû à une laïcisation du christianisme. Le christianisme, religion dominante de l'Occident, religion de l'amour, a finalement créé des formes de fidélité. Et même si on n'a pas la foi, dans ces fidélités il y a aussi cette idée que l'amour reste un meilleur lien social que la haine...

**R.O.** : Sur ce point-là, je suis d'accord avec vous ! Mais disons que j'étais un peu étonné qu'il n'y ait que les romanciers à faire la critique de l'amour, en continuant à le raconter tel qu'il est, tandis que les philosophes se contentent d'en proposer une glorification – ce dont se moquait d'ailleurs déjà Paul Ricœur ! Mon livre est donc avant tout une réaction à la désertion des interrogations critiques dans le domaine de l'amour.

*Ne pas en faire l'éloge signifie-t-il pour autant qu'il faille le dévaluer ?*

**R.O.** : Non, cela signifie repérer les lieux communs philosophiques, les idées de base sur l'amour (l'amour est plus important que

tout, l'amour est au-delà du bien et du mal, l'amour qui n'est pas éternel n'est pas l'amour...), et en faire l'objet d'une véritable réflexion.

**E.-E.S.** : Je crois qu'on peut interroger de façon critique l'amour sans pour autant le flinguer. Il faut bien rappeler que nous souffrons d'une mollesse sémantique, en tout cas en français, qui veut qu'on emploie le mot « amour » autant pour dire « j'aime le vin » et « j'aime quelqu'un ». Mais au-delà de cette mollesse sémantique, le mot « amour » recouvre selon moi deux territoires totalement distincts, celui du sexe et celui du sentiment. Le territoire du sexe peut absolument se passer de cette notion d'amour. Il peut y avoir des rapports jouissifs, respectueux, dans le pur territoire du sexe sans qu'on y mette la notion d'amour. Et le territoire de l'amour peut lui aussi se passer de la dimension du sexe, car un amour sans sexe reste un amour incarné. Quand on aime ses enfants, c'est incarné, quand on aime ses amis, on aime aussi la chair de ses amis. Il n'y a pas de désir, ni de plaisir, mais il y a une incarnation.

*Quel lien y a-t-il alors entre ces deux domaines distincts ?*

**E.-E.S.** : Pour moi, nos histoires d'amour se passent à la frontière des deux domaines, c'est-à-dire avec un mélange de sexe et d'amour. Et c'est la grande difficulté pour nombre de couples, parce que la temporalité parfois n'est pas la même. On peut continuer à aimer sans désirer, on ne provoque pas le désir volontairement, etc. Donc, j'aurais vraiment envie de dire qu'il y a deux territoires différents, et qu'on est en face d'une grande pauvreté de concepts et de mots pour décrire la réalité. C'est peut-être pour

cette raison que l'amour passionne autant les écrivains : il faut bien toute la sinuosité et les développements d'un récit pour arriver à remplacer des mots et des distinctions qui n'existent pas.

*Cela signifie qu'il est impossible de trouver une définition globale de l'amour ?*

**R.O.** : Beaucoup de philosophes ont cherché à trouver ce concept qui saurait unifier les différentes approches de l'amour – que ce soit l'amour du chocolat, l'amour de Dieu, l'amour d'une personne, ou l'amour des poissons rouges. Est-ce le même genre d'amour ? Chez Barthes ou chez Freud, il y a cette idée que tous ces amours ont en commun leur rapport à la sexualité. Aimer, c'est toujours avoir le désir de quelque chose.

**E.-E.S.** : Je suis favorable à une définition normative de l'amour, pour distinguer ce qui est de l'amour de ce qui n'en est pas – sans pour autant prétendre que ce qui n'en est pas n'est pas respectable. Je suis touché, par exemple, par la définition que Harry Frankfurt donne de l'amour, celle d'un souci purement désintéressé du bien-être de l'être aimé. C'est une définition de l'amour qui m'agré – mais une réalité qu'en revanche je vois très rarement.

**R.O.** : Sauf peut-être des parents envers leurs enfants.

**E.-E.S.** : Ou dans le cadre de l'amitié. C'est-à-dire dans un amour hors de la sexualité, sans désir et sans plaisir.

*S'il y a différents types d'amour, y a-t-il une hiérarchie entre eux ?*

**E.-E.S.** : Non, ils sont trop différents pour qu'on esquisse une quelconque hiérarchie.

**R.O.** : Moi non plus, je ne ferais pas de hiérarchie entre ces différents façons d'aimer. Mais soyons honnêtes : ce qui pose problème, c'est l'amour sexuel, qui dans les années 1970-1980 avait abandonné sa place de lanterne rouge de l'amour, et qui l'est redevenu maintenant sous deux formes. Il est de bon ton aujourd'hui d'affirmer que le sexe sans amour ne vaut rien, moralement, mais aussi psychologiquement. Moralement, il porte atteinte à la dignité humaine – on en revient là à une tradition antique de l'amour, qu'on retrouve chez Kant aussi, qui veut que le rapport sexuel soit animal et nous transforme réciproquement en objets. Seul l'amour le rendrait alors acceptable, sans porter atteinte à notre dignité. Mais à cette idée traditionnelle s'ajoute aujourd'hui une psychologisation du sexe, selon laquelle une relation sexuelle sans amour serait moins gratifiante. Que l'on ne peut être satisfait qu'en couchant avec des êtres que nous aimons. ●●●

●●● *A l'opposé, peut-on vivre un amour qui soit totalement déconnecté de la question de la morale ?*

**R.O. :** Vous posez là la question de la valeur de l'amour, en relation avec d'autres valeurs comme la liberté et le bonheur. Est-il vrai que l'amour est la chose la plus importante de nos vies, comme le disait Edith Piaf ?

**E.-E.S. :** Cette question m'a beaucoup interrogé dans votre livre. Sans doute ne me l'étais-je jamais vraiment posée, parce que j'empruntais l'idéologie commune, selon laquelle aimer est toujours quelque chose de positif. Le croyant en moi ne pouvait que soutenir cette idée ! Est-il toujours bon d'aimer ? Ma réponse est plutôt anthropologique : pour moi, l'être humain est fait de désirs, de tensions contradictoires, la tension égoïste et la tension altruiste. La tension égoïste, c'est la première à voir le jour généralement chez l'être humain. Quant à la tension altruiste, comment se manifeste-t-elle ? Il y a deux chemins pour aller à l'autre : l'amour et la sexualité. Attention, il y a des sexualités qui ne vont pas jusqu'à l'autre, des sexualités égoïstes, où l'autre n'est qu'un instrument éphémère, provisoire, et tout de suite absorbé par le plaisir et la cessation du désir. Mais la sexualité peut être aussi un mode d'approche de l'autre et peut éventuellement conduire à une vraie altérité. Du moment qu'on désire le bien d'autrui. Quant à l'amour, il peut aussi être un pur amour-propre, l'amour d'une pure domination de l'autre. On est toujours dans un terrain ambigu. Mais quand l'être humain est capable d'arriver à une vraie sexualité, et à un véritable amour, alors oui cette relation, ce lien entre deux êtres va trôner au sommet de mon système de valeurs.

*Notre société nous renvoie une double injonction, à l'amour et à la liberté. Ces deux notions ne sont-elles pas en réalité contradictoires ?*

**R.O. :** Elles peuvent souvent l'être, oui ! Pour moi, la liberté est plus importante que l'amour. Et dès que l'élément de liberté semble disparaître dans une relation, elle perd un peu de sa valeur. L'amour ne vaut donc que dans la mesure où il est conciliable avec la liberté, et où il en est même un des éléments essentiels. C'est l'un des paradoxes de l'amour que j'essaie d'évoquer dans mon livre : on sent bien que dans l'amour il y a souvent quelque chose qui nous emprisonne, qui risque de porter atteinte à notre liberté.

**E.-E.S. :** C'est vrai que l'amour est dangereux, parce que l'amour n'est pas juste, l'amour est partial, l'amour est préférentiel, élitiste...

**R.O. :** C'est une des raisons d'ailleurs pour lesquelles Kant a des réserves à son égard !

*« Nous savons que ce film est plein de mensonges, mais qu'est-ce que nous aimons ces mensonges », assène à ce sujet une de vos héroïnes, Eric-Emmanuel Schmitt. Pourquoi consent-on à souffrir par amour ?*

**E.-E.S. :** Parce que nous sommes des êtres finis attirés par l'absolu ! Dans mon roman, les héroïnes sont adolescentes. Or le propre de l'adolescence, c'est que tout est intense, excessif, fort, que tout va presque à l'absolu. Et que l'amour dans ces cas-là est difficile à contrôler, car il s'apparente à une série de désirs et de pulsions. Et pas forcément des pulsions que l'on souhaite... Je me souviens combien à l'adolescence j'étais effrayé, tout



à coup, par l'envahissement du désir pour l'autre, qui me saisissait entièrement et m'obligeait à absolument tout. L'adulte que je suis a suffisamment vécu pour harmoniser cela avec d'autres notions, mais quand ce désir vient pour la première fois, il relève de la violence, de la déflagration.

*Vous n'allez pas me dire que l'amour passionnel est réservé aux adolescents ?*

**E.-E.S. :** Pour moi, l'amour ne peut pas être une passion, vu ma définition de l'amour. L'amour n'est pas quelque chose que l'on subit. La pulsion, le désir relèvent de la passion, c'est-à-dire que j'en suis le sujet sans l'avoir décidé. Mais l'amour, qui est un engagement par rapport à l'autre, avec une part de volonté, ne me semble pas relever de la passion.

**R.O. :** Kant distingue l'amour pratique, qui est la bienveillance envers l'autre, et l'amour pathologique, qui peut s'apparenter à la passion. Il en découle cette idée que l'amour passionnel ne se commande pas et ne peut donc pas être un objet de devoir moral, puisqu'on n'en est pas maître. Ce qui explique

d'ailleurs qu'on trouve des circonstances atterrissantes aux crimes passionnels ! Pour moi, c'est un autre préjugé à combattre. Car on peut se mettre en position d'aimer ou non. Il y a plus de choses volontaires qu'on veut bien le croire dans un amour passionnel. Je reste donc sur une évaluation un peu sceptique de cette idée de base.

*Si les idées toutes faites sur l'amour sont un poison, comment peut-on en guérir ?*

**R.O. :** Je ne pense pas que le but soit d'en guérir, mais d'organiser ces idées, de les réfléchir. Dans le fond, ce n'est pas très grave de répéter que l'amour est important. Il faut simplement se demander ce qu'on pense d'autres valeurs en regard, comme le respect ou la liberté.

**E.-E.S. :** Ce qui me paraît important, c'est de vivre sa vie et non celle d'un autre. C'est-à-dire se déprendre de préjugés, et je pense que les livres, philosophiques ou romanesques, sont une manière d'interroger les préjugés, de passer les sentiments ordinaires au scalpel, d'aller jusqu'au bout de ce que provoque une idée. Beaucoup d'idées sont mortifères, particulièrement sur l'amour. Il n'y a pas de valeur d'exemplarité, juste de discernement, afin de permettre au lecteur d'avoir des instruments un peu plus précis pour décrypter le réel et arriver à vivre sa vie et ses engagements, sans pression idéologique, familiale ou sociale. Pour moi, c'est d'ailleurs le but de l'écriture : provoquer de la liberté.

*Cela signifie-t-il qu'il faille désacraliser l'amour tel qu'il est présenté aujourd'hui ?*

**E.-E.S. :** La plupart des adolescentes de mon roman ont une vision absolutiste de l'amour. Or, ce que j'essaie de raconter dans tous mes livres, ce sont les changements de forme que prend une relation. C'est parfois le désir qui précipite les corps les uns contre les autres, et puis il peut y avoir un émoussement de ce désir. Cela peut revenir, ou le désert peut être définitif, mais cela fait partie de l'histoire vivante de la relation. Si l'amour change de forme, de mode d'expression ou de contact, néanmoins la relation amoureuse peut subsister, et je préfère donc avoir la sagesse du devenir. Il faut être un peu nietzschéen à ce niveau-là.

**R.O. :** A mon sens, il faut comparer l'amour actuel au bonheur selon les Anciens. Le bonheur était conçu comme quelque chose qui devait être éternel. C'était une idée religieuse, réservée à l'élite. L'amour aujourd'hui est du même ordre. C'est pourquoi je suis favorable à cette désacralisation, à la promotion d'un amour éphémère, physique, démocratique. Propos recueillis par Julien Bisson